

## L'Ascension ou comment se détacher d'un maître

(2 Rois 2, 1-14)

Nous parlons de l'Ascension comme s'il n'y en avait qu'une mais les ascensions sont nombreuses dans les cultures apocalyptiques du temps de Jésus. L'ascension d'Abraham raconte l'enlèvement au ciel du Père des croyants et la révélation qu'il reçoit de l'avenir des peuples et de la destinée d'un de ses descendants. Le Livre d'Hénoch parle aussi d'une telle connaissance du jugement dernier ; le prophète Mohamed lui-même est enlevé au ciel lors du voyage nocturne entre Jérusalem et la Mecque et il rencontre alors Dieu qui lui donne ses prescriptions en matière de piété.

Quelle que soit l'époque, le motif de l'ascension semble être un passage incontournable dans la validation des prophètes. L'ascension de Jésus s'inscrit donc dans une longue tradition dont l'exemple le plus emblématique est sans nul doute : Élie.

Dans le cas d'Élie, il ne s'agit pas tant d'une initiation du prophète lui-même que de celle de son disciple Élisée. C'est ce motif qui sera repris par les Évangiles qui semblent tous poser la question : « comment fait-on après la disparition du maître ? »

Posant un problème de fidélité, problème de légitimité, la mort du maître fait craindre presque à coup sûr une guerre de succession. Qui reprendra le flambeau et de quelle manière fera-t-il sien l'enseignement du maître ?

Dans le second livre des Rois, la scène est touchante : Élie, comme pour préserver son disciple, cherche à échapper à sa vue quand celui-ci fait tout pour rester coûte que coûte avec lui et le voir jusqu'à son dernier instant de vie terrestre. Les prophètes qui, en grand nombre, sont autour de lui, sont déjà persuadés qu'Élie disparaîtra bientôt et semblent vouloir rendre Élisée lucide sur la suite des événements, comme s'il devait déjà faire le deuil de son maître. Élisée leur répond : « je le sais moi aussi, taisez-vous. »

Étonnante chorégraphie entre ces deux-là qui jouent chacun leur partie dans ce duo du maître et de l'élève. Élie semble tout faire pour qu'Élisée se détache de lui et le laisse partir, tandis qu'Élisée semble tout faire pour se rapprocher encore de celui dont il est infiniment redevable. Étrange pas de deux qui se conclut sur une traversée à pied sec du Jourdain. Acte mémoriel du passage de la mer rouge, ultime leçon, peut-être la plus importante, donnée au jeune disciple qui devra apprendre à exercer la liberté donnée par Dieu, quelle que soit la situation, même la plus difficile.

Élie, lui-même, n'a-t-il pas vécu en fuyard, menacé de mort, à cause de cette liberté ancrée en lui ?

N'a-t-il pas voulu mourir de s'être aventuré à vouloir servir son Dieu contre tous les fidèles du Dieu de Jézabel ?

C'est là le chemin que trace Élie devant les pas de son disciple. Un chemin exigeant, périlleux, qui voue quiconque l'emprunte à une impossible tranquillité de l'âme. Est-ce vraiment ce chemin qu'Élisée veut emprunter ? Peut-on jamais suivre un maître ? Avons-nous des maîtres ? Et si oui, un bon maître n'est-il pas un maître disparu ?

Car enfin la question de la fidélité au maître semble se poser justement au moment où il va nous être enlevé. Élisée appelle Élie : Mon Père ! Mon Père ! Au moment même où il lui est enlevé. Ne dit-on pas qu'il faut « tuer le Père » pour pouvoir s'en libérer ? Et si l'absence d'Élie permettait enfin à Élisée de prendre toute son ampleur de prophète ? Et si, chez nos maîtres, c'était leur absence qui créait en nous le meilleur des fruits de ce qu'ils ont planté ?

Les récits bibliques nous montrent combien est encombrant un patriarche ou un prophète tant qu'il est présent : on se souvient du peuple qui maugrée après Moïse, ou de Jean le Baptiste qui provoque la confusion entre Jésus et lui pour savoir qui est véritablement le Christ. Les récits bibliques montrent que leurs rédacteurs ont de la peine à rendre compte de la postérité de ces figures essentielles dans l'édification des communautés qui les suivent. Moïse meurt avant l'entrée en Terre Promise, et son ensevelissement connaît deux versions différentes et contradictoires. Jean le Baptiste meurt, mais un dialogue pour mettre les choses au point est nécessaire dans sa prison avec des disciples venus le questionner sur son identité véritable. Quant à Élie, il ne meurt pas, mais il est enlevé au ciel par un char de feu et masqué par la nuée, signe de la gloire de Dieu.

Alors que dire de la mort de Jésus, lui le crucifié, dont le tombeau se révèle être vide ?

Accepter la mort du maître c'est l'enterrer, lui et commencer à trier ses idées. C'est acter qu'un temps nouveau commence, et ce n'est pas facile. Alors, quoi de plus parlant pour dire cette difficulté qu'un récit d'ascension ?

Car enfin pourquoi choisir précisément ce mouvement de la terre vers le ciel si ce n'est pour dire ce qui est essentiel dans la relation du maître à son élève ? « Élève », quel mot intéressant pour ce qui nous occupe aujourd'hui.

L'éducateur, qui semble soumettre à ses règles celui dont l'éducation lui est confiée, est en fait le

même qui élèvera celui qui semble vivre sous son influence. Ainsi, quand Élie fait traverser Élisée à pied sec en guise de chemin initiatique de libération, peut-être est-il en train de le préparer à ce qui sera l'aboutissement de tout son enseignement : le rendre capable de regarder vers le ciel pour pouvoir faire, lui aussi, ce que le maître fait devant lui.

Élie suivait son maître sur la terre comme on suit un homme de chair et de sang ; désormais, c'est son caractère spirituel qu'il devra suivre, libéré de la chair, du temps et de l'espace, Élie rejoint le monde des idées, des modèles, des archétypes. Il est devenu plus grand que lui-même parce qu'il porte en lui tous les possibles qui s'offrent à la pensée d'Élisée.

L'ascension d'Élie permet l'élévation d'Élisée. Il est maintenant capable de traverser la figure d'Élie le grand prophète pour comprendre le rôle fondamental du prophète que lui-même sera. Il devient lui-même en regardant son maître disparaître au profit de ce qu'il lui a appris : traverser.

Le manteau n'est pas un détail dans cette affaire, il est le vêtement qui revêtait le maître et le voilait jusqu'alors. Il devient l'outil qui permet d'être prophète, le signe d'une puissance qui est passée du maître à l'élève. Signifiant efficace qui accomplit ce qui a été transmis. Le manteau dans la culture où ce déploie le récit est une pièce essentielle de l'humanité d'un être. Selon la loi, on ne peut le retenir en gage à l'homme endetté au-delà du coucher du soleil, car c'est un élément vital pour survivre. C'est aussi l'identité d'une personne, car, dans une société traditionnelle où les vêtements ne sont pas standardisés mondialement comme dans la nôtre, il annonce la richesse ou la pauvreté, le pays d'origine ou encore la fonction sociale, selon son étoffe ou la façon dont il est drapé autour du corps. Le manteau est ce qui reste à un homme quand il a tout perdu. Pour Élie, il fût son abri, et faillit être son linceul.

Ici, il devient le bâton de Moïse, arme du pouvoir de Dieu, donnée à un humain pour qu'il fasse en son nom des prodiges.

Élisée revêtira le manteau de son maître comme on endosse une nouvelle fonction, avec sa charge émotionnelle, traditionnelle et symbolique. Comme le pasteur qui revêt une robe pastorale et avec elle le poids de l'histoire des réformateurs et la liberté de leur enseignement.

Mais peut-être faut-il que cette robe soit roulée, froissée et malmenée jusqu'à devenir comme le bâton de Moïse pour qu'enfin quelque prodige montre la gloire de Dieu ? De qui héritons-nous nos robes ? Et plus généralement, de qui revêtons-nous l'habit, l'enseignement, la vocation ?

Acceptons-nous encore d'avoir des maîtres ?

Pour ma part, je dirai que j'ai eu des maîtres mais je parlerai ici de l'un d'entre eux. Ce n'était peut-être pas l'enseignant le plus novateur, mais à certainement le plus original au sens où il partageait sa culture et ce qu'il avait lui-même pensé. Il n'était peut-être pas le plus fécond en théories personnelles, mais c'est celui

qui m'a permis de mesurer l'épaisseur des connaissances qu'il me faudrait acquérir pour comprendre ne serait-ce qu'un peu de ce qu'on appelle la théologie. Son érudition exceptionnelle en philologie et en patristique se transmettait avec simplicité et passion, me donnant l'illusion que cette culture nous serait, accessible, un jour, après trois ou quatre vies de lecture. Mais, plus encore, à travers cet enseignement, je comprenais que la recherche et l'étude inlassable était le prix à payer pour être élevée un tant soit peu à une pensée théologique, et à travers cette pensée au sens même de ma vie. Extraordinaire miracle que cet enseignement maîtrisé par un maître qui savait faire chaque geste de la pensée tel un artisan d'art qui avait vu passer tant de textes anciens sous ses yeux qu'il était capable de les relier entre eux par un fil de chaîne, invisible au novice, mais qui constituait une étoffe culturelle d'une solidité résistante à toute objection.

Élisée doit maintenant se débrouiller sans son maître. Il déchire ses vêtements en signe de deuil et ramasse ce qu'il lui reste de son maître, ce qu'il en a compris figuré par son manteau. Et c'est maintenant, là où disparaît le maître, que commence véritablement la formation de l'élève, là où, seul avec ce qu'il a retenu, avec les questions qu'il ne pourra plus lui poser, qu'il transformera ce qu'on lui a légué en matière vive pour agir à sa façon.

« C'est là ce que je vous disais lorsque j'étais encore avec vous » dit Jésus à ses disciples au moment de son ascension dans l'Évangile de Luc (Luc 24:44). Il n'est plus ici, mais il leur parle encore. Comme dans un futur antérieur propre à élever l'esprit, l'ascension offre un avenir et une promesse énoncée par un maître qui semble dire : « quand vous m'aurez laissé partir, vous serez mes disciples ».

Tant que le maître et l'élève restent ensemble, l'invention est impossible, car le mimétisme empêche la création. Avec un Christ vivant, pas de christianisme, même chose pour le luthéranisme ou le calvinisme, que leurs inspirateurs auraient sans doute pris pour des dévoiements de leur pensée. Les disciples ont revêtu le Christ, comme on revêt le manteau prodigieux d'Élie, en le froissant un peu pour qu'il devienne l'outil d'une révélation ; pour que le Dieu du Christ devienne Dieu pour eux, Dieu pour nous. Pour que que Moïse, Élie et Jésus, nos maîtres, nous élèvent vers celui en qui ils avaient placé leur foi.

Les ascensions nous invitent à regarder nos maîtres s'élever, pour qu'à notre tour nous regardions plus haut, au-delà de nos maîtres, celui qu'ils ont voulu nous faire connaître.

AMEN.